

---

# De l'insu du travail ou les malentendus de l'intelligence pratique

**Congrès international AREF 2007 (Actualité de la Recherche en Education et en Formation)**

**Anne Paillé\***

*\* CRIEVAT, Département des Sciences de l'Orientation, Faculté des Sciences de l'Education, Université Laval, Québec (Québec) G1K 7P4 CANADA  
anne.paille@free.fr*

---

*RÉSUMÉ. En distinguant le travail prescrit et le travail réel, l'analyse de l'activité a démontré que le travail ne se réduisait pas à l'exécution d'une prescription. Pour faire face à la contingence du travail, les sujets mobilisent selon le champ théorique, des "savoirs pratiques", "bricolages" et autres "savoirs expérimentiels" pour réaliser le travail réel. La Psychodynamique du travail a permis d'éclairer la dynamique des processus subjectifs et intersubjectifs réglant la construction de ces objets, notamment à l'aide des notions de mètis et phronèsis. Après avoir clarifié l'usage de la terminologie grecque par un retour aux textes originaux, nous avons analysé les données empiriques ethnographiques recueillies sur différentes situations de soin. Notre objectif est de montrer que les éléments qui relèvent principalement de la phronèsis opèrent à bas bruit. Nous illustrerons comment la sagesse pratique constitue un processus cognitif singulier qui se déploie à l'insu des protagonistes, créant un malentendu que la reconnaissance de la dimension contributive du travail réel peut dissiper.*

*MOTS-CLÉS : travail réel, mètis et phronèsis, psychodynamique du travail*

---

Cette présentation consiste à pointer deux types de malentendus concernant l'approche de l'intelligence à l'œuvre dans le travail. Le premier porte sur la dimension obscure du travail et le second est d'ordre théorique. Notre objectif est ici de comprendre l'un et de dissiper l'autre pour tenter de répondre à la question de la dimension insue du travail. Quel sens attribuer à un "je sais ce que je fais" ? Pourquoi cette expression si commune est-elle pourtant si difficile à expliciter ? Qu'est-ce qui s'y cache sinon la relation étroite entre le produire et ses règles techniques, l'acte et ses règles morales et l'indicible d'un savoir en acte. Est-il question de savoir ou d'éthique ? Nous ne répondrons pas à cette dernière question qui aurait pourtant toute sa place dans notre sujet. Jusqu'à la question de la reconnaissance qui est pétrie de cet indicible du savoir dont s'autorise pourtant celui qui agit. Nous défendrons l'hypothèse selon laquelle cette intelligence, ce savoir, dans la plus grande ironie, comprend une relation avec la part insue, méconnue du travail, décrite dans la littérature comme la part de "l'invisibilité", de "l'obscurité", de "l'énigme", du "point aveugle" du travail (Billard, 1993 ; Daniellou, 1993 ; Davezie, 1993 ; Molinier, 2006). En écho au titre du collectif québécois de recherche en psychodynamique du travail (*Le travail et ses malentendus*, 2000), nous poserons ce malentendu au principe du travail en tant que nous définirons ce dernier comme l'activité qui consiste à "s'insérer dans l'ordre du monde pour le modifier" (Aubenque, 2002, p 65). Cette définition intègre autant le produire (*poiësis*) que l'agir (*praxis*). Or, l'un comme l'autre exige une forme de connaissance, de savoir, d'intelligence. En distinguant le travail prescrit et le travail réel, l'analyse notamment ergonomique de l'activité a démontré que le travail ne se réduisait pas à l'exécution d'une prescription. Ni une consigne ni une procédure ne suffisent à l'accomplissement du travail, car le prescrit est antinomique à l'inattendu, le fortuit, l'inhabituel, l'accident. C'est ce que la philosophie aristotélicienne décrivait déjà au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère (Aristote, 1997 ; Aubenque, 2002) dans ce qui renvoie à l'indéterminé, l'inachèvement du monde qu'elle appelle la contingence et qui est la condition même de l'existence et de l'utilité de l'art et de l'action. Néanmoins, le malentendu persiste. Comme nous allons le montrer pour l'activité de soin, les processus de l'intelligence spécifique à la pratique résistent et restent le plus souvent insus, c'est-à-dire inaccessibles à la conscience aussi bien de la hiérarchie, des usagers, souvent des pairs que parfois même du sujet au travail. Nous avons analysé des données empiriques ethnographiques issues de différentes situations de soin pour éprouver notre hypothèse selon laquelle le malentendu peut aller jusqu'à la confusion subjective et intersubjective entre conduites irrationnelles et conduites guidées par la prudence ou par l'astuce, laissant le soignant dans une perplexité qui pourrait faire l'objet d'une prochaine étude pour en établir le lien éventuel avec la santé mentale au travail. Cependant, dans un premier temps, nous allons tenter d'éclaircir les quelques points qui contribuent au malentendu concernant le champ à la croisée de l'intelligence et de la pratique. Concernant la sphère du travail, pour faire face à l'indétermination du monde que nous appellerons le réel, les sujets mobilisent selon le champ théorique, des "savoirs pratiques", "bricolages" et autres "savoirs expérientiels" pour réaliser le travail réel, irréductible au prescrit. Restait à comprendre la dynamique des processus subjectifs et intersubjectifs réglant la construction de ces objets. Dans ce dessein, la psychodynamique explore le champ

des pratiques depuis une dizaine d'année à l'aide de deux outils, la *mêtis*, importée du travail de Détienne et Vernant (1974) et traduite par intelligence pratique, et la sagesse pratique, la *phronèsis* empruntée à Aristote, afin d'en faire des catégories d'analyse des processus intellectuels en jeu dans le travail (Dejours, 1993). Or, la richesse de la clinique sur laquelle ont été appliquées ces catégories a occulté certains aspects théoriques qui semblent avoir été négligés notamment dans leur interprétation et leur articulation l'une à l'autre. Tout d'abord, nous montrerons que la *m tis* et la *phronèsis* ne se r f rent pas au même niveau sémantique ce qui rend délicate leur articulation. Mobiliser et articuler la terminologie philosophique et historique de la raison pratique dans l'analyse du travail exige un retour à la source qui permettrait de justifier ou non la pertinence et la contribution au modèle de la psychodynamique du travail. Etant donnée l'ampleur de l'entreprise, nous limiterons notre réflexion à la documentation à une caractérisation liminaire et une comparaison des deux termes. Nous verrons comment le malentendu théorique porte essentiellement sur la *phronèsis* qui ne concerne pas, si on s'en saisit du point de vue d'Aristote, les processus collectifs ni les processus d'unification et de validation collectives des contributions de l'intelligence rusée singulière décrits par Dejours (1993). En nous appuyant sur la philosophie aristotélicienne de la *phronèsis* et sur les données empiriques issues de l'analyse de l'activité de soignants que, contrairement à l'usage qui peut en être fait (Dejours, 1993, Molinier, 2006), la *phronèsis* se rapporte à un processus cognitif singulier, invisible à l'analyse objective du travail contribuant ainsi au malentendu fondamental du travail.

## 1. Philosophie et analyse de l'activité : clarification des concepts

Pour la psychodynamique du travail comme dans la plupart des courants de l'analyse de l'activité, le travail ne se réduit plus depuis longtemps à la portion prescrite de la tâche assignée. Il est constitué de l'activité réelle, celle qui prend en charge l'inattendu, la surprise (bonne ou mauvaise), l'usure des machines, la fatigue de l'homme au travail, en un mot, l'imprévu de la prescription. Cet écart, décrit notamment par les recherches en ergonomie de langue française, implique un "savoir faire avec", un "bricolage" que Dejours (1993) désigne sous le terme générique d' "intelligence en action". Il mobilise pour cette analyse deux outils de l'un relevant de l'anthropologie historique et l'autre de la philosophie grecque, l'intelligence rusée (*m tis*) documentée par Détienne et Vernant (1974) et ce qui a été désigné par sagesse pratique (*phronèsis*), chère à Aristote.

La *phronèsis*, traduite depuis sa version latine par *prudence* désigne chez Aristote une disposition qui revient à dire que l'homme prudent (*phronimos*), si l'on s'en tient au verbe *phronein* auquel il se rapporte, est celui qui dans son action est "disposé, par la pensée, d'une certaine façon" (Aubenque, p 168). Nous avons donc affaire à une vertu intellectuelle, un des cinq  tats avec l'art, la science, la sagesse, la raison intuitive, "par lesquels l' me énonce ce qui est vrai sous une forme affirmative ou négative" (Aristote, p 280). La science (* pist m *) consiste en "un jugement portant sur les universels et les choses nécessaires", c'est-à-dire "les choses qui ne peuvent être autrement que ce qu'elles sont". Les principes sur lesquels elle

s'appuie pour les démontrer sont, pour leur part, indémontrables et c'est la raison intuitive (*nous*) qui permet de les saisir grâce à l'induction (Aristote, p 280, p 288). La sagesse (*sophia*), quant à elle, est réservée à "la plus achevée des formes de savoirs" composée de l'alliance de la raison et de la science intuitive (Aristote, p 290). Il reste les deux autres états intellectuels que sont la prudence (*phronèsis*) et l'art (*technè*). Ils portent tous deux sur les choses contingentes, c'est-à-dire sur ce qui peut être autrement que ce qu'il est, être ou ne pas être, ou être autre que ce qu'il est. Ces choses se distinguent en ce "que l'on fabrique et les actions que l'on accomplit" (Aristote, pp 282-283). Ce qui fait dire à Aubenque (2002, pp 68-69) que si l'on se projetait dans un monde "transparent à la science", où tout serait démontrable parce que nécessairement stable, "il n'y aurait pas de place à l'art et de façon plus générale à l'action humaine" (p 68).

Convoquer ensemble ces deux termes ne présente pas que des avantages et mérite quelques éclaircissements. Tout d'abord, la *mètis* et la *phronèsis* ne se réfèrent pas au même niveau sémantique. La *mètis* est la catégorie qui désigne "un certain type d'intelligence engagée dans la pratique" (Détienne et Vernant, p 9) à l'intérieur d'une théorie profane de l'esprit appartenant à une culture historiquement située. C'est ce qui conduit les deux auteurs hellénistes à souligner l'importance de ne pas se méprendre sur le cadre de leur travail. En effet, leur étude s'inscrit dans le champ de "la psychologie historique" qui constitue leur objet, la *mètis*, en une "catégorie mentale, non une notion" dont ils ont pisté la trace dans toutes les formes de son "champ sémantique", "des représentations culturelles" à leur disposition, notamment "telle qu'elle se manifeste dans les savoir-faire de l'artisan"(Détienne et Vernant, 1974, pp 8-9). A l'inverse, la *phronèsis* est un concept et par conséquent non plus une catégorie mentale mais une catégorie d'analyse que Aristote construit selon les règles de la logique pour rendre compte en l'occurrence d'une L'objet de cette contribution est d'éclaircir l'usage qui peut être fait du concept de *phronèsis* dans l'analyse du travail. Nous laisserons de côté le concept de *mètis* dont, incidemment, la traduction par intelligence pratique entretient la confusion. En effet, il s'agit là d'un terme générique dont l'intelligence rusée ne serait qu'une espèce. Pour les Grecs, il n'existe pas qu'une seule intelligence pratique. Ainsi, nous montrons, en nous appuyant sur la philosophie aristotélicienne de la *phronèsis* et sur les données empiriques issues de l'analyse de l'activité de soignants que, contrairement à l'usage qui peut en être fait (Dejours, 1993, Molinier, 2006), la *phronèsis* se rapporte à un processus cognitif singulier, invisible à l'analyse objective du travail contribuant ainsi au malentendu fondamental du travail.

Avant d'aborder la *phronèsis*, nous présenterons en premier lieu la *mètis*, sa cousine, pour respecter le projet aristotélicien de bâtir un système philosophique à partir du sens commun présent notamment dans toutes les formes d'expression de la tradition grecque. En rupture avec Platon qui ne reconnaît comme connaissance la seule qui puisse décrire le monde mesurable du nécessaire, la science, Aristote défend que "les actions humaines ne doivent pas être pensées avec les mêmes concepts et les mêmes méthodes que les objets immuables de la science théorique" (Pellegriin, p 1565). Même si la sagesse est érigée pour Aristote au plus haut niveau, il ne lui reconnaît pas pour autant une utilité dans le monde des hommes et il

accorde donc à l'art et à l'action encore plus d'importance qu'on a bien voulu le concéder.

La *mêtis*, une catégorie de l'esprit commun hellénistique

Traduire la *mêtis* par intelligence pratique ne permet pas de la distinguer précisément d'autres formes de rationalité pratique. Nous utiliserons donc le terme d'intelligence rusée en nous appuyant sur le travail de Détiéne et Vernant, (*Les ruses de l'intelligence, la mêtis des Grecs*, 1974).

Dejours (1993) définit la *mêtis* selon cinq dimensions qui la caractérisent. *L'organon*, l'instrument de cette intelligence, est le corps en tant que lieu historique du ressenti de l'expérience vécue, tout changement y est imprimé et peut être ensuite reconnu. Le médecin en parlant, n'est pas dans un acte de communication, il est dans l'éprouvé physique de sa voix. Sa voix et ses mains sont ainsi dans une perception corporelle synchrone. C'est son corps qui "porte" sa pensée en acte. Il s'agit du même accordage physique que celui décrit par Dejours (2006, p 52) dans la salle de contrôle pétrochimique, mais ici la machine, ce sont les mains avec lesquelles le médecin se met à l'unisson par sa voix. D'autre part, que "l'expérience précède le savoir" signifie que cette intelligence pratique par ruse. Le médecin gagne du temps précieux car en même temps, il réduit la charge émotionnelle que représentent le risque d'erreur et le coût de la pensée délibérative. Toutes les tâches sont en dette avec elle, y compris les plus intellectuelles : si on applique la démonstration de Dejours (p 54), en se contentant de réfléchir, le médecin raisonnerait mais ne penserait pas et le coût cognitif de son attention priverait ses mains de l'énergie ainsi utilisée. La créativité, autre dimension, est présente dans cette vignette, ne serait-ce que ma surprise pour en attester. Dejours conclue sur l'homogénéité de sa répartition et sur le fait qu'elle soit peu sollicitée et qu'elle s'exprime de façon pulsionnelle et qu'à ne pouvoir l'utiliser on finit par souffrir, voire tomber malade.

#### 1.0.0. Méthode et cadre d'analyse

##### 1.0.1. Sa nature

Détiéne et Vernant (1974, pp 9-10) rangent la *mêtis* parmi les formes "d'intelligence et de pensée". C'est un "mode de connaître" qui s'applique à "des réalités fugaces et mouvantes, déconcertantes et ambiguës". Les auteurs insistent sur ces deux caractéristiques de temporalité qui mobilise l'intelligence pratique : ce n'est pas l'objet de la pratique qui exige l'intelligence pratique, c'est le contexte temporel (instabilité et rapidité) et la perplexité dans laquelle les hommes sans références sont plongés. Elle s'exerce donc dans le registre du contingent, ce qui explique qu'elle "ne se prête ni à la mesure précise, ni au calcul exact, ni au raisonnement rigoureux".

Les auteurs présentent l'intelligence pratique comme un ensemble "d'attitudes mentales" qui "combinent une grande variété de qualités au nombre desquelles figurent "le flair, la sagacité, la prévision, la souplesse d'esprit, la feinte, la débrouillardise, l'attention vigilante, le sens de l'opportunité, des habiletés diverses, une expérience longuement acquise".

### 1.0.2. Ses procédures

Les modalités de l'exercice de la *mêtis* sont aussi vastes que les domaines d'intervention sur la contingence du monde. Tous les arts demandent une intelligence pratique aiguisée (artisans, pêcheurs, chasseurs, menuisiers), mais les domaines de l'action sont aussi concernés (conseillers, politiques). Les auteurs prendront les deux exemples du politique et du médecin (pp 296-299). L'exemple de ce dernier nous montre que pour "s'orienter dans ce monde de symptômes mouvants, le médecin doit disposer de toutes les ressources d'une intelligence aussi polymorphe que son adversaire protéiforme", la maladie. Ce que le médecin mobilise, c'est "un savoir indirect et tâtonnant" ce qui fait de la *mêtis* l'intelligence du "chemin le plus court, du "détour" au sens du raccourci (p 293).

Il lui faut s'appuyer alors sur deux qualités intellectuelles indispensables pour composer avec l'étendue des possibles conjuguée à la fugacité du contexte : *l'agchínoia*, la " finesse d'esprit" ou la "vivacité d'esprit"<sup>1</sup>, et la "justesse du coup d'œil", *l'eustochía* sont là pour assurer la rapidité d'action à l'intelligence. La *mêtis* agit donc dans la fulgurance. Comment comprendre ce à quoi on a affaire en une fraction de seconde devant son tour de potier aussi bien que devant le patient fiévreux ? La *mêtis* procède par le "détour de la comparaison", de l'analogie, en s'offrant l'assistance de *l'eikázein*, la connaissance conjecturale qui "saisit un événement inconnu à l'aide d'une ressemblance avec un événement familier" (p 300).

Pourquoi la *mêtis* est-elle associée à la ruse ? Parce que sa modalité d'exécution favorite est ce que les auteurs désignent par "le cercle et le lien" (pp 261-304), expression à laquelle nous préférons le terme de boucle en tant que synonyme de détour. La boucle est celle qui enserme, qui embrasse (comme le coup d'œil) en même temps qu'elle retient. Les multiples exemples de la tradition reviennent toujours à cette figure : le filet du chasseur ou du pêcheur illustre ici ce que les auteurs évoquent par "lien circulaire et cercle lieu" (p 280). La *mêtis* est une intelligence dont les philosophes ont dit qu'elle était approximative. Certes, mais on lui doit sa rapidité d'exécution mais cette dernière lui impose le biais, la feinte.

### 1.0.3. Le malentendu de la *mêtis*

Le malentendu de l'intelligence pratique est structurel et historique. Malentendu sur la *mêtis* par structure, parce que sa fulgurance ne permet pas à quiconque de l'appréhender consciemment. Aristote disait de *l'agchínoia*, la vivacité d'esprit qu'elle exige, qu'elle "s'exerce dans un temps trop court pour être observé" (p 293). Malentendu par structure encore quand on sait que la *mêtis* "apparaît toujours plus ou moins «en creux», immergée dans une pratique qui ne se soucie à aucun moment, alors même qu'elle l'utilise, d'explicitier sa nature ni de justifier sa démarche" (p 9). La "justesse du coup d'œil a lieu indépendamment de tout calcul conscient et d'une

---

<sup>1</sup> Traduction de Tricot dans *Ethique à Nicomaque*, p 299

manière rapide" nous dit Aristote (Aristote, 1997, p 299). Difficile de reconnaître une forme d'intelligence qui tait son nom y compris à celui qui en est investi.

Enfin, Détiene et Vernant expliquent que la *mètis* a beau être exercée dans tous les domaines, elle a beau jouir d'une position importante "dans le système de valeurs" du monde grec, le fait qu'elle "ne se manifeste pas ouvertement, pour ce qu'elle est", c'est-à-dire une forme de pensée consacrée par un écrit savant la maintenue à l'écart de toute considération. Au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le modèle de pensée dominant sur la question de l'intelligence est celui de la philosophie. Or, il n'y aura "pas de systèmes philosophiques construits sur les principes de l'intelligence rusée" (p 9) puisque même Aristote, philosophe du contingent et donc de la pratique s'il en est, n'ira pas jusqu'à admettre la *mètis* dans son système qui est un système dont l'objet est la vie bonne, la vie vertueuse. Et c'est sur cette base qu'il distinguera la *mètis* de la *phronèsis*.

### ***1.1. La phronèsis, une catégorie d'analyse de l'éthique aristotélicienne***

Pour ce qui est de la sagesse pratique, Dejours (1993) la définit dans la délibération et la discussion qui entoure une décision. Elle opèrerait dans l'après-coup au sein d'une communauté d'activité. La *phronèsis*, permet de rejeter ce qui n'est pas "reconnaissable" par la communauté de travail et de "stabiliser" les trouvailles pour en faire des règles de travail. Ce faisant, il lie la sagesse pratique à la *mètis* faisant de la première le pendant collectif de la seconde. Nous allons examiner dans la conception de la prudence aristotélicienne ce sur quoi cette position peut s'appuyer.

#### *1.1.0. Cinq vertus dianoétiques : les états intellectuels pour saisir la vérité*

Aristote classe la prudence parmi les cinq vertus dianoétiques, c'est-à-dire les états intellectuels qui permettent de se saisir de la vérité : la science (*épistèmè*), la raison intuitive (*nous*), la sagesse (*sophia*), l'art (*technè*), la prudence (*phronèsis*) (Aristote, 1997, p 280). Ces états sont ensuite distingués en fonction des objets dont ils peuvent rendre compte. Les trois premiers concernent les "choses qui ne peuvent être autrement qu'elles ne sont". C'est la catégorie du nécessaire, de la nature. C'est la science qui est utilisée pour démontrer ces choses en s'appuyant sur des principes qui eux ne sont pas démontrables par la science. C'est la raison intuitive qui en procédant par induction permet d'appréhender ces principes. La sagesse réunit la science et la raison intuitive au plus haut point de l'axiologie aristotélicienne avec toutefois le défaut de n'être d'aucune utilité aux hommes. Car le monde des hommes est inachevé, il y règne l'indétermination des choses qui peuvent être ou n'être pas, être autrement qu'elles ne sont : c'est l'ordre du contingent qui "permet et requiert" l'action, l'intervention des hommes (Aubenque, 2002, p106) Aubenque poursuit en disant que "l'indétermination des futurs est ce qui fait que l'homme en est le principe". Comment l'homme intervient-il sur le hasard qu'il ne peut pourtant entièrement dominer (p 176) ? L'art, "disposition à produire accompagnée d'une règle exacte" et la prudence, "disposition à agir accompagnée d'une règle vraie"

(Aristote, pp 283-285), sont les deux voies intellectuelles qui permettent de s'orienter dans la contingence.

L'homme prudent, *phronimos*, est celui qui "connaît ce qui est bon pour lui dans le cas de la prudence privée et pour les hommes en général dans le cas de la prudence politique" (Aubenque, 2002, p 56). Aristote qualifia de prudent "celui qui est capable de délibération", et comme la prudence est une "disposition à agir accompagnée d'une règle vraie" cela fait de l'homme prudent quelqu'un de "capable d'agir dans la sphère de ce qui est bon pour un être humain" (p 285).

## **1.2. Quelle association pour la *mêtis* et la *phronèsis* ?**

### *1.2.0. Ce qui les rapproche*

*Mêtis* et *phronèsis* sont des formes d'intelligence qui plus est des formes d'intelligence pratique. Toutes les deux permettent de se saisir intellectuellement de la réalité dans ce qu'elle a de contingent. De ce fait, elles opèrent toutes deux dans les mêmes champs, l'art et l'action. L'intelligence pratique et la prudence ne s'objectivent pas, on ne peut les cerner et s'en saisir qu'en passant par le portrait de la personne qui en est pourvue au regard de ses actions ou de son œuvre (le *phronimos* pour la *phronèsis* et les figures mythologiques du panthéon grec pour la *mêtis*).

Enfin, des deux formes d'intelligence, ni l'une ni l'autre ne peut être enseignée. En effet, elles ne peuvent se constituer en savoir sécable de l'action à laquelle elles se rapportent et c'est l'opportunisme (l'instant opportun) qui garantit leur pertinence.

### *1.2.1. Ce qui les distingue*

Sur le fond, la *mêtis* se distingue de la *phronèsis* sur plusieurs points. Comme nous l'avons souligné plus haut la "justesse du coup d'œil a lieu indépendamment de tout calcul conscient et d'une manière rapide" (Aristote, 1997, p 299). La *mêtis* nécessite deux qualités liées à la rapidité, la vivacité intellectuelle (*l'agchínoia*) et la justesse du coup d'œil (*eustochía*), vives au point qu'elles permettent de deviner les choses avant qu'elles ne soient et d'intervenir sur elles. Quant à elle, la *phronèsis* compte parmi ses parties intégrales la délibération qu'Aristote oppose à ces qualités de rapidité d'exécution. En effet, "la délibération exige beaucoup de temps" (Aristote, 1997, p 299).

Autre opposition qui découle de ce qui précède, le "calcul conscient" est absent de la partie évaluative de la *mêtis*, tandis que les parties intégrales de la *phronèsis*, la délibération, le choix et la décision impliquent une relation à l'intentionnalité et par conséquent la responsabilité. Cette distinction aurait dû conduire à l'heure de la publicisation de l'éthique que l'on connaît, spécialement dans le monde du soin, à une visibilité plus grande pour la *phronèsis*, opportunité dont ne pourrait jouir la *mêtis*. Or, si discours sur l'éthique il y a, la prudence, la sagesse pratique, ne fait pas l'objet d'une plus grande valorisation sociale, contrairement à aux formes de savoirs scientifiques notamment.

Dernière distinction reposant sur la délibération. La *mêtis* ressort de l'habileté de la sage-femme, au soldat, jusqu'au politique (Détienne et Vernant, 1974, p 294). Or, le traducteur d'Aristote, Tricot, souligne que l'habileté, qui est une puissance, s'oppose à la disposition permanente dont relève la *phronèsis* (Aristote, 1997, pp 309-311). Aristote différencie alors les deux qualités de la partie opinante de l'âme rationnelle que sont l'habileté et la prudence. L'habileté consiste en cette puissance "qui est capable de faire les choses tendant au but que nous nous proposons et de les atteindre". Si le but est noble ajoute Aristote, on a affaire à un homme prudent, si le but est retors, on a affaire à un "roué". Dans les deux cas l'homme est habile. En d'autres termes, l'habileté est une condition nécessaire mais pas suffisante de la *phronèsis* qui implique la vertu des buts.

*Mêtis* et *Phronèsis* ne connaissent pas la même distribution dans le monde des hommes. Si "la *mêtis* est pour ainsi dire la chose du monde la mieux partagée" (Détienne et Vernant, 1974, p 261) –elle est même reconnue aux animaux–, la *phronèsis* connaît le même sort que toutes dispositions vertueuses, elle est reconnue à certains hommes –Aristote se réfère souvent à Périclès–. La prudence est une vertu de l'intelligence et non de l'*éthos* (habitude).

### 1.2.2. Ce qui ne leur permet pas d'être associées sur le même plan d'analyse

Sur la forme suivie pour se saisir des deux réalités intellectuelles en cause, la *mêtis* est l'objet de l'analyse psychologique et historique des auteurs auxquels se réfère Dejours (1993). Detienne et Vernant (pp 8-9) eux-mêmes attirent l'attention du lecteur sur le caractère anthropologique de leur entreprise. Leur méthode autant que leur objet sont ceux de la "psychologie historique" en se consacrant à l'étude des "représentations culturelles" d'un "certain type d'intelligence engagée dans la pratique" dont ils suivent la trace depuis les "traditions techniques, jusqu'à l'organisation du panthéon" dans une analyse du "champ sémantique" de la *mêtis* au cours de l'histoire hellénistique. La *mêtis* constitue donc un terme qui recouvre "une catégorie mentale, non une notion", celle en vigueur dans la Grèce antique. La *phronèsis*, quant à elle, est un concept, une catégorie d'analyse mise au point à l'intérieur d'un système philosophique qui permet de rendre compte d'objets mentaux dans les relations qui les articulent entre eux ainsi qu'au monde auquel ils appartiennent.

### 1.2.3. Focus sur le malentendu sur la phronèsis

L'analyse de la *phronèsis* aristotélicienne à laquelle se réfère pourtant Dejours (1993) ne permet pas de retrouver les éléments qui lui permettent d'éclairer son objet. En effet, si la sagesse pratique inclut le mode collectif, c'est au nom de ce que Arendt nomme la pluralité, en tant qu'elle est la condition de l'action et plus largement de toute vie politique car "l'action est la seule activité qui mette directement en rapport les hommes sans l'intermédiaire des objets ni de la matière" (Arendt, 1983/1961: pp 41-42)". Si la *phronèsis*, la prudence, désigne la qualité intellectuelle du *phronimos* (l'homme prudent), c'est parce que Aristote individualise l'intelligence pour en souligner l'immanence critique (Aubenque, pp 50-51). La *phronèsis* ne peut alors se définir par rapport au collectif que dans le versant d'une

part de son apprentissage –on devient prudent par l'action et l'action ne se conçoit que parmi les hommes–, et d'autre part sur le versant des ses fins –les visées de la prudence concerne l'autre du politique, l'autre de la famille, et l'autre qui est en soi-même– au sens de Ricoeur. On pourrait donc avancer que, en tant que connaissance du contingent, la prudence s'acquiert dans l'action qui, quant à elle, exige délibération, choix et décision. La prudence étant une vertu intellectuelle, une disposition, il s'agit d'un processus cognitif individuel et non explicite qui ne peut être confondu avec un acte communicationnel. Pussions-nous avoir levé le malentendu théorique.

## 2. Activité du soin

### 2.0. *L'invention "en douce" ou la mètis au travail*

Il s'agit d'une aide-soignante, France<sup>2</sup>, qui va inventer, innover, mobiliser son intelligence pratique en réalisant le bain dermatologique de Monsieur G. ... dans son lit. Du jamais vu dans le service qui va susciter un grand intérêt de la part des collègues, au point qu'une, puis deux infirmières demanderont à participer.

C'est une invention, un bricolage à elle : elle a eu l'idée "comme ça", dira-t-elle en entretien. "Je me suis dit 'Ben attends ! De toute façon, le lit, mouillé pour mouillé, c'est pas gênant puisqu'on le change : on change les draps.[...] on va faire comme ça : je vais faire un bain moussant dans la bassine, et une bassine de rinçage.' Et ça m'est venu comme ça. C'était du spontané. Et puis allez ! Et puis, N. a remarqué justement : 'Mais c'est génial ce que tu fais ! Il faut qu'on le refasse !' Et c'est comme ça, je pense, que l'info est passée. C'est vrai qu'il suffit qu'il y en ait une qui ait une idée, et puis une bonne idée, pour que ça circule, quoi, hein !". Le bain de lit est décrit dans les manuels, avec une procédure, mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. France précise : "Quand on apprend, à l'école, quand on apprend les techniques, ben, c'est pas comme ça. C'est : on savonne ... on savonne la main... Ben oui! On savonne le patient de partout et on le rince de partout, mais au gant. On fait pas tremper, je... jamais personne met la bassine dans le lit comme je fais, à côté du patient, pour qu'il puisse tremper sa main. Parce que effectivement...".

Le travail réel prend en compte le réel du travail, l'imprévu, le contingent du monde subjectif ou objectif, y compris par rapport à lui-même puisqu'il innove par rapport à l'invention. Je demande à France si elle fait la même chose à tout le monde. Elle m'explique que non, d'habitude c'est seulement une bassine mais pour ce monsieur c'est particulier. "C'est parce que ce monsieur-là a un problème, là je me suis adaptée au problème du patient, mais en général, non, ..." Cela touche son identité au travail au point même de se défendre vigoureusement de l'avoir appris quelque part. "Ah, non. Ça jamais. Ah, non, ça c'est mon idée à moi. Ah, bah non.

---

<sup>2</sup> Les références biographiques ont été changées

C'est parce que c'est moi qui me suis rendu compte que... mais je crois qu'à chaque fois... en fait, à chaque fois que j'ai un patient en face moi, je crois que ça part de là, je m'interroge, et je me dis 'qu'est-ce que j'aimerais qu'on me fasse moi si j'étais...!'"

Même si l'aide soignante décrit ce qui pourrait être une délibération, nous faisons l'hypothèse qu'il s'agit là d'une reconstruction *a posteriori* et son invention ressort bien de l'intelligence rusée. Il lui aurait fallu beaucoup plus de temps pour délibérer, pour calculer. Ici, il est question d'instantanéité. En revanche, le caractère vertueux des fins est caractérisé ainsi que le celui de la contingence.

### **2.1. La délibération, marque de la phronèsis**

Mélodie est infirmière. Elle a souhaité faire le bain de lit avec France pour "apprendre". Elle découvre la perfusion sale. Le patient est en fin de vie, très douloureux. Elle quittera la chambre une première fois en disant au patient qu'elle reviendra l'embêter plus tard pour la perfusion. Elle ne la changera que deux heures plus tard.

"Monsieur G. là, je me disais : 'Mais, c'est pas possible, quoi!' J'étais sûre que ça allait s'infecter parce que c'était vraiment dans un état très sale, donc... effectivement c'est infecté. ... et je me disais : 'Il va falloir que je le repique.' Et je savais que j'allais lui faire mal, et là je me disais : " il faut que je me concentre!" et d'ailleurs j'ai eu beaucoup de mal à le piquer, parce qu'il arrêtait pas de... de bouger... J'ai peur de rater, d'être obligée de repiquer plusieurs fois. C'est toujours mon appréhension, de toujours... Surtout chez un monsieur comme ça, qui est piqué presque tous les jours, où les veines sont délicates, où les soins deviennent douloureux et je suis sûre qu'il appréhende les soins. [...] Et je crois que c'est toujours ça dans ma tête. Je me dis [que] même si à nous ça nous fait pas mal, de toute façon c'est un moment de concentration, on sait forcément que ce qu'on fait c'est douloureux."

La délibération sera longue, entre le moment du constat et le moment de la décision puis de l'acte en soi. Ce temps de l'acte en suspens n'est pas sans intention : limiter, retarder la douleur d'un patient dont les heures sont comptées. On est loin de Périclès et pourtant, la fin est digne et l'acte est sans doute porté par une *disposition à agir accompagnée d'une règle vraie*.

### **3. Discussion et conclusion**

Nous avons vu, à partir essentiellement de la théorie aristotélicienne et de quelques vignettes cliniques, comment peuvent se mobiliser l'intelligence et la sagesse pratiques dans les métiers du soin et le rôle qu'elles jouent dans la construction identitaire. La reconnaissance de leur contribution au travail commence peut-être dans l'organisation, mais concerne plus largement l'institution de Santé et son système de formation.

Que les processus de l'intelligence pratique puissent rester insus, c'est-à-dire inaccessibles à la conscience, en l'occurrence de la hiérarchie, des usagers, souvent des pairs et parfois aussi du sujet lui-même, cause un malentendu quant au travail réel. Si cela ne présente pas en soi une démonstration très surprenante, elle a néanmoins été confortée. En revanche, un pas de côté a été fait quant à l'idée que la prudence (sagesse pratique) puisse être considérée sous le versant de la communication explicite, ramenant ainsi la délibération au sens du collectif que lui accorde Habermas (Dejours 1993, Molinier 2006). Nous avons montré ainsi que si l'on peut établir une relation entre la sagesse pratique et la discussion, on ne peut néanmoins les réduire l'une à l'autre. Cette distinction faite, nous discuterons comment la parole permet non seulement de penser l'action et par contrecoup de publiciser la prudence là où elle connaissait le même sort que l'intelligence pratique et, ce faisant, de donner du sens à l'action et restaurer le pouvoir d'agir des sujets au travail. La parole, vient donc expliciter la dimension singulière et politique de la *phronèsis*, pour soi et pour les autres, en tant que "sagesse des limites" (Aubenque, 2002, p 166).

Pour aller plus loin, il resterait notamment à déterminer d'autres concepts pour décrire les pratiques collectives que Dejours a brillamment décrites par ailleurs (1993). Enfin, comprendre la question de l'intelligence dans la pratique impose d'établir des ponts avec les questions d'éthique et d'affects.

### Références

- Arendt, H. (1983). *Condition de l'homme moderne*. Paris: Calmann-Lévy.
- Aristote, (1997). *Ethique à Nicomaque*, trad. J. Tricot, Paris: Vrin, (10<sup>e</sup> édition).
- Aubenque, P. (2002). *La prudence chez Aristote*. Paris: Presses Universitaires de France, coll. Quadrige, (3<sup>e</sup> édition).
- Billard, I. (1993). Le travail : un concept inachevé. *Education Permanente*, n°116, vol 3, page 19-page 32.
- Daniellou, F. (1993). Que peut-on prévoir du travail futur. *Education Permanente*, n°117, vol 4, page 7-page 17.
- Davezies, P. (1993). Eléments de psychodynamique du travail. *Education Permanente*, n°116, vol 3, page 33-page 46.
- Dejours, C. (1993). Intelligence pratique et sagesse pratique : deux dimensions méconnues du travail réel. *Education Permanente*, n° 116, vol 3, page 47-page 70.
- Dejours, C., (2000). [Préface] In: Carpentier-Roy M.-C. & Vézina M. (dir), *Le travail et ses malentendus, enquêtes en psychodynamique du travail au Québec*. Québec: Les Presses de l'Université Laval.
- Détienne, M. et Vernant, J-P., (1974). *Les ruses de l'intelligence : la mètis des Grecs*. Paris : Flammarion.
- Molinier, P. (2006). *Les enjeux psychiques du travail : introduction à la psychodynamique du travail*. Paris: Editions Payot et Rivages.
- Pellegrin, P. (2004). Prudence. In Canto-Sperber, M. (Ed.), *Dictionnaire d'Ethique et de philosophie morale*. Paris : Puf, page 1560-page 1566.